

DÉSIR VS RÉALITÉ ET TRADUCTION

Irina MAVRODIN*

La réflexion – antinomique – sur les termes : désir et réalité (désir vs. réalité) peut s'appliquer à notre rapport avec la réalité, dans n'importe quel domaine et d'une manière à la fois générale et ponctuelle.

Dans la plupart des cas (notre pourcentage est de 99%), il y aura entre les deux une tension, plus ou moins grande. Aux extrêmes, il y aura le conflit absolu, qui peut mener au désastre, ou la capacité de l'esprit humain, entraîné dans une telle lutte, de calmer le jeu, de construire un « sage » raisonnement (car l'homme est tout de même un être de raison) – quelques-uns parleront de l'« illusion » grâce à laquelle la vie peut devenir supportable ou même, en fonction de la capacité de l'imaginaire de chacun d'entre nous, « belle ».

Voilà les prémisses à partir desquelles je vais essayer d'appliquer le paradigme « désir vs. réalité » à un domaine dont la réalité, avec ses mécanismes, me préoccupe beaucoup depuis longtemps : la traduction.

Je viens de lire ces quelques lignes écrites par Cioran (dont l'intérêt pour la traduction – que nous connaissons assez peu – est chez lui de nature quasi obsessionnelle) : « Une traduction est mauvaise quand elle est plus claire, plus intelligible que l'original. Cela prouve qu'elle n'a pas su en conserver les ambiguïtés, et que le traducteur a tranché: ce qui est un crime. » [1 : 676]

Ce texte de Cioran me confirme dans mon idée, que j'ai exprimée dans beaucoup de mes essais, que Cioran ne doit pas être lu en régime d'univocité, mais en régime d'extrême ambiguïté, car il n'y a que la deuxième manière qui propose, dans son cas, une lecture correcte et vraiment possible. Remplaçons le mot « traduction » par celui de « lecture », et le mot « traducteur » par celui de « lecteur » et nous trouverons la clef de lecture que nous propose Cioran, en fait la seule clef de lecture adéquate à son œuvre.

Et Cioran de dire encore, toujours à propos de la traduction et du traducteur : « Dans presque tous les domaines je ne rencontre que des gens qui croient savoir et ne savent pas. Rien n'est pire que s'imaginer connaître. Je pense ici particulièrement aux traducteurs qui se contentent de l'illusion de comprendre. Un auteur n'est pas tenu à la rigueur ; un traducteur l'est, il est même responsable des insuffisances de l'auteur. Je mets un bon traducteur au-dessus d'un bon auteur. » [1 : 387]

Que veulent au juste dire ces deux textes (et il y en a d'autres de même nature dans l'œuvre de Cioran) ? En évitant autant que possible une lecture univoque, je me risquerais dans cette construction : le traducteur qui « croit savoir » et qui, en vertu de cette « illusion », « tranche », décide quel est le vrai sens, le sens que l'auteur a voulu, en ignorant le caractère ambigu de tout texte littéraire et surtout d'un texte comme celui de Cioran, fait une erreur fondamentale. Car la « rigueur » à laquelle il est tenu plus que l'auteur lui-même (selon les dires de Cioran), « rigueur » qui le rend « responsable » des « insuffisances »-mêmes de l'auteur, consiste juste dans la traduction qui maintient les ambiguïtés du texte, sans rien éclaircir.

On est ici, en fait, devant un problème insoluble, et les bons traducteurs, tout comme les bons lecteurs, le savent. Car l'esprit de chacun d'entre nous est désireux de clarté, de lecture univoque, il veut avoir la certitude qu'il sait, tandis que le désir, la volonté de l'auteur se situent au pôle opposé, l'auteur sachant, lui, que son œuvre n'a de valeur que dans la mesure où ses ambiguïtés sont maintenues. Et pourtant, dans la réalité, dans la matérialité du travail du traducteur, tout comme dans la réalité et la « matérialité » du travail du lecteur, nous savons que nous sommes tout le temps tentés de glisser dans la traduction / la lecture

* Professeur à l'Université de Craiova

univoques, difficilement par nous corrigées au fur et à mesure que nous construisons, par la traduction, par la lecture, le nouveau texte.

Ce serait là la lecture au dessin le plus simple que nous pourrions faire aux métatextes de Cioran sur la traduction et, par extrapolation, sur la lecture. Mais dans ses dires il reste encore beaucoup d'ambiguïté, une ambiguïté insurmontable, et c'est là une excellente chose, car, grâce à elle, nous restons dans le texte, que nous essayons de comprendre, sans y

arriver. Notre désir, fort et têtu, se heurte à la réalité d'un texte qui reste enveloppé dans son mystère. En sommes-nous déçus ? Peut-être. Mais, de toute façon, nous sommes dans la réalité du texte qui oblige notre désir à se poser indéfiniment cette question : Qu'est-ce que Cioran a voulu dire par « Un auteur n'est pas tenu à la rigueur ; un traducteur l'est, il est même responsable des insuffisances de l'auteur. Je mets un traducteur au-dessus d'un bon auteur. » ?

RÉFÉRENCES

1. Cioran, E., *Cahiers 1957 – 1972*, Gallimard, Paris, 1997